

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PAPA NOE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 19 JANVIER 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouve dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ETENDARD."

AVIS SPECIAL.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien adresser les réponses du problème à PAPA-NOÉ, rédacteur-en-chef de l'Ouvrier, 31 rue St. Jacques, et non à la rédaction de l'Etendard. Notre petit journal, quoique patronné par l'Etendard, a un bureau de rédaction spécial, et il est indispensable que toutes correspondances particulières à l'Ouvrier soient bien adressées à ce journal.

CAUSERIE DU DIMANCHE.

DES PLAISIRS A BON MARCHÉ.

Tout le monde admet l'utilité de l'économie, l'ouvrier plus que tout autre en reconnaît la nécessité. Mais par contre, l'ouvrier plus que tout autre aussi appréhende d'économiser. Il semble craindre de prétendues privations; il voudrait économiser, mais ne se point priver. Il se dit: pour un peu que j'amasse, j'irai me priver du plaisir de chaque jour; non, vivons, après nous verrons. Après, il n'est plus temps, et l'économie devient impraticable. Dire: après, est une erreur, et il convient de dissiper cette erreur, en recherchant les plaisirs bons à l'ouvrier, les plaisirs bon marché, qui peuvent permettre à l'ouvrier de faire des économies.

* *

Dans l'ordre social, tout être est obligé de se priver de ce qu'il ne peut honnêtement avoir; cette vérité est trop simple pour qu'il soit utile de la développer. L'ouvrier laborieux, manque-t-il d'un vêtement, d'un meuble, si sa bourse est vide, il lui faut attendre. L'industriel, songe-t-il à agrandir ses ateliers, à se procurer un matériel plus complet, si en consultant son budget, l'évidence lui conseille de restreindre ses entreprises, lui aussi il attendra. Un propriétaire aisé souhaite-t-il un équipage, un train de maison à l'avenant, si supputant ses livres, il constate un rendement médiocre dans le rapport de ses maisons, lui aussi attendra, la nécessité s'impose. Les privations sont donc de la loi commune, ne faisant que varier selon le rang, la condition et la fortune de chacun.

* *

Ce qu'il y a de plus pénible dans l'économie, c'est le commencement,—un proverbe nous dit: "It n'y a que le premier pas qui coûte." De fait, quand on considère bien cet autre proverbe, "L'argent attire l'argent," on convient facilement qu'une fois le premier et difficile pas fait, on aura le bonheur de jouir de son épargne, puisque suivant le proverbe, le premier amassé en attirera bien d'autres par de vers lui. Ceux qui sans réfléchir, prodiguent chaque jour les dépenses inutiles, et qui sans réfléchir toujours, donnent un libre cours à la satisfaction de leurs fantaisies, ceux-là sans réfléchir encore prétendent que l'économie est impossible. Cependant, pour se convaincre de la nullité de leur raisonnement, il leur suffirait de penser aux temps moins heureux, où n'ayant pas ou ayant peu d'argent, ils vivaient avec presque rien. Comment

alors les temps devenus meilleurs, ne peuvent-ils ou ne veulent-ils économiser? C'est que, comme je le disais en commençant, ils prétendent être sages en disant: Vivons, après nous verrons.

Les moralistes distinguent les plaisirs naturels et les plaisirs factices.

Les plaisirs naturels conviennent à tous les hommes et sont à la portée de toutes les bourses, car ils comprennent les jouissances de la famille, l'amitié, la conversation, les amusements de société, l'étude et la contemplation de la nature, le goût des arts, la lecture.

Les plaisirs factices, tels que le luxe, la parure, les équipages, le jeu, les fêtes, les spectacles, varient selon les raffinements de la civilisation et sont le privilège de la fortune.

Si l'on y réfléchit, on verra que les plaisirs naturels sont les seuls qui coûtent peu ou presque rien, les seuls incompris par ceux qui n'ont jamais connu que les plaisirs factices. Qui dit les plaisirs factices: sachons bien que ceux là ne sont pas, à proprement parler, des plaisirs. Ils n'apportent généralement que les tortures enfantées par la création de besoins impossibles à satisfaire, de passions toujours insouviées. Ils ne donnent jamais les pures joies du cœur qui seules font le bonheur.

Il convient de citer ici un délicieux badinage, écrit par le docteur Berkeley, qui prouve surabondamment que le pauvre jouit plus, s'il le veut, de l'aisance du riche que le riche lui-même. Espérant ne pas trop vous ennuyer, j'en citerai un passage.

"Les divers objets que nous offre le monde ont été formés par la nature pour plaire à nos sens, et comme c'est là tout ce qui les rend désirables à un goût simple et pur, on peut dire qu'on les possède réellement, quand on savoure les jouissances qu'ils sont destinés à produire. C'est de là que j'ai pris l'habitude de m'attribuer un droit naturel de propriété sur tout ce qui contribue à mes plaisirs.

"Quand je vis à la campagne, toutes les belles maisons où j'ai accès dans le voisinage font, à mes yeux, partie de mes domaines. Je m'adjuge également les bois et les parcs ou je me promène, et je songe à la folie de l'honnête bourgeois de Londres, qui a le chimérique plaisir d'entasser ses revenus dans ses coffres, mais qui reste étranger à la fraîcheur de l'air et aux jouissances champêtres. Grâce à mon système, je suis possesseur d'une demi-douzaine des plus beaux châteaux de l'Angleterre, qui, aux termes de la loi appartiennent à certains de mes amis, lesquels, en qualité d'hommes publics, préfèrent vivre à la cour.

"Dans quelques grandes familles que je visite de temps en temps, un étranger me prendrait peut-être pour un simple ami de la maison; mais à mon sentiment, je suis le maître du logis, et celui qui en porte le titre n'est autre que mon intendant, qui me soulage de l'embarras de pourvoir pour moi-même aux agréments de la vie.

"Quand je traverse les rues, j'ai recours à ma maxime favorite, c'est-à-dire, que le vrai possesseur d'une chose est celui qui sait en jouir, pour me convaincre que j'ai des droits sur tous les riches équipages que je rencontre; et je les regarde comme des ornements propre à réjouir mes yeux ainsi que l'imagination des braves gens qui s'y pavent, et qui ont fait tant de frais de toilette uniquement pour me plaire. J'ai goûté un plaisir véritable et eux un plaisir chimérique, à la vue de leur brillante parure.

"En vertu du même principe, j'ai fait la découverte que je suis naturellement propriétaire de tous les colliers en diamants, croix, décorations, brocards et habits brodés, que j'aperois dans un théâtre ou à une fête, parce qu'ils procurent plus de plaisir au spectateur qu'à celui qui les porte. Je considère les élégants et les belles comme autant de perroquets dans une volière ou de fleurs dans un jardin, destinés simplement à me divertir.

"En un mot, tout ce que je demande, c'est la jouissance des objets; se charge qui voudra de les garder. Grâce à cette

doctrine, je suis devenu un des plus opulents personnages de la Grande Bretagne, avec cette différence que je ne vis pas en proie à mes inquiétudes ni à l'envie des autres."—The Guardian, No. 49.

* *

Voilà ce qu'on peut appeler du communisme, seulement il est en tout point irréprochable, et ne fait aucun tort au prochain.

Ce badinage peut paraître impossible au premier abord, mais la morale vient d'elle-même. Seul, celui qui ne peut porter envie connaît les plaisirs de la vie. Le mondain, l'excentrique, le paré, sont autant d'acteurs conviés chaque jour à jouer une comédie publique au pur bénéfice du spectateur, chez lequel se recrutera en partie l'ouvrier, qui ne peut et ne saurait jouer la comédie du monde où l'on prétend vivre.

Donc, les plaisirs plus haut nommés, sont bien ceux qui conviennent à l'ouvrier. Ne nécessitant pas de dépenses, ils sont accessibles à toutes les bourses, et là où ils faudrait dépenser pour faire l'acteur, l'ouvrier peut mettre à la caisse d'épargne un fort joli montant en demeurant spectateur.

* *

Parmi les plaisirs à bon marché, il ne faut pas oublier la lecture. C'est un délassement qui convient à tous les âges, à toutes les conditions, à toutes les fortunes. Il n'y a point d'amusement aussi bon marché que la lecture, partant du journal d'un centin aux volumes de 25 ou 50 centins, qu'un ouvrier peut acheter au lieu et place d'une soirée au théâtre, ou une traite payée aux amis dans une auberge. Pour la même somme d'argent, il se délassera des fatigues du jour pendant une semaine au moins, là où le théâtre et l'auberge, si la pièce est mauvaise, surtout si le whisky est frelaté et les amis faux, l'ennuieront pendant une soirée seulement. Le tout est de choisir des auteurs intéressants, et il n'en manque pas.

* *

Pour finir, je citerai simplement quelques plaisirs à bon marché, sans entreprendre de les décrire — j'ai déjà trop longuement entretenu l'attention du lecteur.

Les amusements de la campagne, la chasse, la pêche, les jeux d'adresse, l'historisation, les collections d'insectes, offrent une foule de distractions.

Pour les longues soirées d'hiver, nous aurons le patinage, les glissades, les marches à la raquette, la gymnastique, la lecture, la conversation, la musique, les jeux de dames, échecs, cartes peut-être, en tant qu'aucun de ces jeux ne viendront à l'encontre de l'économie, en devenant des jeux de hasard, bien interdit par la morale comme par l'économie. C'est ainsi que je prétends offrir à mes lecteurs un mode facile de s'amuser à bon marché, et une facilité plus grande encore de faire des économies.

PAPA-NOÉ.

Ce que l'on dit de "L'OUVRIER."

Les uns en disent du bien, quelques-uns trouvent la possibilité d'en dire du mal. Que voulez-vous, c'est le sort de tous ici-bas. Faites du bien tant que vous pourrez, ou faites votre possible pour faire du bien, c'est une raison majeure pour que les esprits forts, les contradicteurs, quand même, trou-

vent que vous faites du mal. Nous nous croyons honnêtes et pacifiques. D'aucuns prétendent que nous écrivons sans convictions, partant non sincèrement. D'autres plus élogieux, pour leur propre cause du moins, nous attribuent des idées en pleine contradiction avec celles qui émises dans nos colonnes, prouvent amplement que nous sommes le contraire de ce qu'ils disent.

Enfin, on nous a dit à nous mêmes, que nous écrivions comme de vrais révolutionnaires. Hélas ! hélas ! ou allons nous, Seigneur !

Dire le vrai, dire ce qui est juste, équitable en tout pays civilisé, c'est être révolutionnaire. Vouloir du bien à ses semblables, travailler à procurer à chacun la part de bonheur que Dieu dans sa bonté a départie à chaque classe, aux humbles et aux pauvres comme aux riches et aux puissants ! Tel est notre but. Si c'est là être révolutionnaire et communiste, nous le sommes en bonne compagnie !

Nous citerons d'abord le mal qu'on dit de nous, gardant pour le bouquet, les compliments élogieux de nos confrères qui nous rendent justice.

L'Etendard résume comme suit, une absurde rumeur mise en circulation contre *L'Ouvrier* :

Une attaque à propos de *L'Ouvrier*.— "Nos adversaires ne savent plus qu'inventer contre nous. Les voilà arrivés au suprême de l'ineptie. C'est ainsi par exemple que l'on affirmait l'autre jour, dans certaines paroisses du nord, que *L'Ouvrier* était rédigé par M. Mercier ; que l'*ETENDARD* propageait ce journal qui, une fois répandu, léverait l'*Etendard* libéral, etc., etc. N'est-ce pas que c'est ingénieux ! Est-il besoin d'affirmer que M. Mercier n'a rien à faire, ni de près ni de loin, avec *L'Ouvrier*, lequel est rédigé par un comité de collaborateurs composé d'ouvriers conservateurs, royalistes, ultramontains, etc ? Ce qui a peut-être aidé nos ennemis à trouver ce grief, c'est qu'un nouveau journal appelé *Le Citoyen* est, dit-on, rédigé par un monsieur autrefois attaché à la rédaction d'un journal qui soutenait M. Mercier ! C'est toujours l'histoire du soldat qui avait mangé des pâtés de foie gras approximativement : parce qu'il avait été l'ami d'un gendarme qui était compagnon de lit du frotteur de bottes d'un colonel qui en mangeait souvent !"

A présent, et pour mettre du baume en nos cœurs, nous lisons dans *Le Journal de Beauharnois* du 11 courant :

L'Ouvrier.— "Tel est le titre d'un petit journal distribué gratuitement tous les samedis aux abonnés de *L'Etendard*. Ce journal est dédié tout spécialement à la classe ouvrière. Si nous en jugeons par les numéros parus, nous pouvons assurer qu'il rendra des services signalés à la classe dont il s'est fait l'organe. Chaque numéro contient des articles du plus haut intérêt pour les ouvriers ; ces articles sont bien faits et annoncent de grandes connaissances chez leur auteur. Nos meilleurs souhaits au nouveau confrère."

Nous lisons encore dans le *Protectionniste* de St. Jean :

"Il se publie chaque semaine à Montréal, un petit journal qui est appelé à rendre des services à la classe ouvrière. Ce journal porte le titre de *L'Ouvrier*. Il est rédigé avec soin et contient, à chacun de ses numéros, des articles très intéressants et très instructifs. Nous souhaitons longue vie au nouveau confrère. *L'Ouvrier* est imprimé aux ateliers de *L'Etendard*."

En remerciant nos confrères de leurs bons souhaits, nous n'oublierons pas les paroissiens du Nord. Merci à nos amis et à nos ennemis. Que voulez-vous, chaque jour, nous ouvriers, nous disons le *Pater*, et nous ne savons pas mentir.

LA RÉDACTION DE "L'OUVRIER."

Offert à "L'Ouvrier"

Nous avons reçu de Monsieur Edmond Angers, par l'entremise de M. Maire, rédacteur à *L'Etendard*, trois magnifiques albums, servant à la correspondance, et désignés sous le nom de *buwards*.

Cependant, la valeur artistique de ces présents nous autorise à leur donner le nom d'album, voir même, album de luxe.

Nous ne saurions trop remercier Mr. Angers, qui le premier a répondu à notre appel. Ce monsieur, que nous n'avons pas l'honneur de connaître, nous le regrettons, et espérons pouvoir bientôt le remercier de vive voix, a justement apprécié notre demande et s'est empressé d'encourager nos lecteurs et amis, les ouvriers, en leur offrant de si splendides primes.

Donc, nos amis, lisez "*L'Ouvrier*"; cherchez à deviner, tout en passant agréablement votre temps nos devisés de chaque semaine et vous aurez droit ainsi à concourir pour les prix offerts par Mr. Angers.

A ce monsieur nous dirons que notre plus réelle récompense, sera de voir joyeux et contents les heureux qui, par ses dons généreux, seront ses débiteurs en reconnaissance.

UNE SIMPLE IDEE.

On parle d'améliorer le sort de l'ouvrier. Il est cent moyens d'y parvenir, en voici un à notre avis :

La ville augmente chaque jour. Le centre de la ville à chaque nouveau mois de l'année, semble faire peau neuve, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Là où hier n'existait qu'une mesure, nous voyons s'élever splendidement aujourd'hui une maison de rapport, à façade de pierre, aux logis somptueux. L'ouvrier, sac au dos, émigre vers les quartiers éloignés et cherche dans la banlieue les loyers bon marché, qu'il ne peut plus trouver au centre.

D'autres avant nous ont parlé de l'état des logements ouvriers, mille suggestions ont été faites pour améliorer la condition de ces logis. Il y aurait, ce nous semble, un petit progrès à faire encore. Nous voulons parler du chauffage.

Les hivers chaque année se font sentir toujours assez rudement. L'ouvrier en hiver gagne généralement peu, et celui qui n'a pu faire sa provision de combustible l'été se voit forcé, venu l'hiver, de se mal chauffer ou de dépenser beaucoup.

Combien avons nous à Montréal de capitalistes ne sachant où placer leurs fonds. Voici un bon placement, un rapport certain. Bâissez, messieurs les capitalistes ; bâissez bien sainement, solidement, et bien chauffé par de bons appareils à vapeur, et jamais, nous le croyons du moins, vos propriétés ne demeureront improductives.

Raisonnons un peu les résultats, quoique nous soyons peu compétents en cette matière. Je suppose un capitaliste qui ferait construire dans un quartier un peu éloigné, mettons 50 maisons à la suite les unes des autres, représentant en tout 100 logements à \$5 par mois chaque, il aura par là un revenu annuel de \$6,000, à la condition de toujours louer ses maisons.

Supposons que chaque corps de logis lui coûte \$800 à \$1,000. Bien certain de toujours louer, il fera produire aux \$100,000 qu'il aura employés à construire un revenu fort joli de 6 à 8 par cent.

Supposons encore maintenant, qu'il fasse construire des appareils de chauffage, qui lui coûtent par bâsse, mettons \$200 pour les cent logis, cela lui fera un capital fourni de \$20,000. Ajoutons à cela pour la première année, trois tonnes de charbon par logis, soit 300 tonnes à \$5, qui font \$1,500 avec faux frais disons \$2,000, en tout \$22,000.

Maintenant, admettons si vous le voulez un surcroît de location de \$1.50 par mois pour les 100 logis par an, nous trouvons un revenu de \$1,800, qui font pour le capital versé un revenu annuel de 8½ par cent pour la première année.

Nous mettons pour le coût des appareils un prix maximum, bien supérieur au prix réel. De sorte que les dépenses couvriraient les réparations et le salaire du mécanicien chauffeur.

Cette première année passée, le revenu sera plus fort, tout naturellement, n comptant un peu de déduction sur le premier capital versé, puisque le chauffage s'il sera une nouvelle dépense.

Est-il vrai que de semblables logis ne seraient jamais vacants ? La raison est là pour répondre. Quel est l'ouvrier qui peut se chauffer à moins de \$18 pour son hiver, sans compter le trouble en moins.

Enfin, nous le répétons, les chiffres ne sont pas notre fort ; mais il y a là, croyons nous, matière à réfléchir, et surtout possibilité de faire du bien, tout en gagnant de jolis revenus assurés, comme nous l'avons prouvé.

Reponse au Probleme de la semaine derniere.

FIGURE REPRESENTANT LE PUIITS TEL QU'AGRANDI DU DOUBLE EXACTEMENT.



ONT EEVINÉ.—Mr. J. B. Lacasse, St-Vincent-de-Pau, vainqueur d'un album généreusement offert par Mr. Angers.

Mesdames T. N. Chaput, E. P.—, H. Brosseau, A. Poirier, A. St. Germain, M. Bernadette, G. H. Chambland, H. De jardins, C. Landry, A. Poiras, G. H. Sullivan, E. Boulet.

MM. S. Payette, S. E. Leroux, S. T. Brissette, T. E. Fournier, L. Guève, I. Pothier, J. M. Hainault, A. Lamarche, I. P. Cardinal, E. Taillefer, J. Giroux, L. Sionrevil, G. A. Normandin, P. Drapeau, J. P. Lefebvre, J. B. Dépaté, C. A. G.—, J. P. Giguère, E. Tourangeau, C. Laperle, J. Forget, L. C. Lussier, J. A. V.—, A. Robert, E. Chapleau, P. S. C. Dumais, J. E. Dorais, L. Carigau, J. B. Roy, J. Barnard, F. X. Balhazard, G. Le Pailleur, L. J. Z. Daoust, W. Piché, J. Auelair, L. N. Belle-rose, E. Allard, A. Lamoureux, P. Merron, Emile, Z. Guillemette E. Martineau, R. Vinet, B. Lalonde, F. Fland, J. Henry, E. D. Vincette, C. Dandelin, E. Marchand, J. A. Richard, A. Groulx, P. J. Mount, M. Gagnon, D. Paradis, E. Gagnon, J. Bastien, J. Couillard, J. Beaudry, P. Roy, — Boulé, J. A. Guillet, J. A. Moreau, G. Toucrault, R. Laffrière, T. Chamberland, T. T. Huon, T. N. Castonguay, J. Ritchot, G. Cregan, A. B.—, S. Gervais, E. More, G. Marois, P. Marineau, N. Lacourcière, T. E. Desrochers, T. E. Marin, H. Bissonnette, F. Landry, W. J. Laplante, J. Latreille, H. Deguié, E. Malhiot, Salinat-Ereicruoca, A. Olivier, L. Montpetit, P. M. Bédard, N. Turcotte, J. Charlan, F. Thibault, W. Toussaint, C. Dion, P. Cizol, T. Charlebois, A. Lambert, N. Hamelin, A. Bernier, G. A. Marsan, E. Gendreau, J. Picard.

Et enfin un certain monsieur qui signe IDIOT.

Nous serions heureux si les vainqueurs des présents accusaient réception lorsque nous expédions les primes. Un retard dans le service des postes nous contrarierait beaucoup.

QUESTION A RESOUDRE.

Trois femmes vont au marché pour vendre des oranges ; la première en a 50, la deuxième en a 30, et la troisième 10. Comment pourront-elles faire pour vendre leurs oranges au même prix et pour rapporter cependant la même somme ?

Réponse au prochain numéro.

La personne désignée par le sort, parmi celles dont les réponses seront justes, aura droit à

UN MAGNIFIQUE ALBUM

offert par M. ANGERS.

L'OUVRIER DOIT LIRE.

Et c'est pour l'ouvrier spécialement que nous avons fondé ce journal.

Un moyen que nous avons employé, réussit un peu : c'est le présent hebdomadaire. Nous avouons, cependant, que vu nos ressources qui sont nulles, si petites que soient les dépenses, nous nous en apercevons.

Humblement, nous sollicitons pour les pauvres ouvriers, nos lecteurs,

LES RICHES.

de faire choix dans leur mille et un rien, de quelques petites choses, soit chromos, cadres, albums, etc., etc., dont, bien entendu, nous demanderons qu'on nous fasse présent.

Chaque semaine, au lieu d'une devinette, nous en mettrons deux, ou trois, et plus s'il le faut, chaque réponse juste (et tirée au sort), méritera un présent.

C'est donc la collaboration des gens aisés et instruits que nous demandons, pour forcer à lire et s'instruire les ouvriers pauvres et ignorants. Forts de notre intention, nous remercions d'avance les généreux donateurs de la bonne œuvre qu'ils vont faire.

Nous espérons que beaucoup vont suivre l'exemple de Mr. Angers en nous envoyant des présents pour les ouvriers.

Un arc ne saurait rester toujours bandé.

On raconte que lorsque saint Jean, l'apôtre bien-aimé du Sauveur fut devenu vieux, il ne cessait de répéter pour tout discours, aux chrétiens avides de l'entendre ; « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres, »

Il existe sur le même apôtre une tradition non moins touchante.

L'aigle des Evangélistes, le voyant de Patmos, jouait un jour avec une perdrix qu'il avait apprivoisée. Un de ses disciples ayant témoigné quelque surprise, Jean dit :

— Un arc ne saurait resté toujours bandé.

Rien n'est plus vrai. L'homme le plus fort, le plus sérieux, le plus saint, a besoin de quelque repos et de quelque délassement. Heureux celui qui a su se créer des goûts simples auxquels il puisse faire appel aux heures de lassitude physique ou morale !

C'est de ces goûts-la surtout qu'il ne faut pas disputer.

Plusieurs aiment la pêche à la ligne. Pourquoi pas ? La pêche à la ligne est un délassement charmant. Dommage que cet exercice n'ait qu'une saison et qu'il exige un fleuve, une rivière, ou tout au moins un ruisseau qui ne se trouvent pas toujours sous la main.

On a vu, paraît-il, prendre à la ligne autre chose que des goujons.

Un des ministres de Louis-Philippe, M. de Salvandy était passionné pour la pêche dont nous parlons. Presque tous les jours, vêtu d'un patelot de toile, coiffé d'un vieux chapeau à larges bords, les yeux abrités par de grandes lunettes, déguisé enfin, il s'en allait en catimini, sur les bords de la Seine, à la recherche d'une friture. Il ne tarda pas à se prendre d'affection pour un coin particulièrement poissonneux. Hélas ! les conquérants ne sont pas les seuls à guerroyer ; les pêcheurs à la ligne eux aussi se disputent la terre, celle du moins qui borde les cours d'eau. L'endroit favori se trouva un jour occupé par un jeune homme qui s'était levé plus matin que M. le ministre de l'instruction

publique. Le lendemain, le surlendemain, les jours suivants, M. de Salvandy eut beau faire diligence et négliger les plus graves affaires, il arriva trop tard. C'était à se demander si le jeune homme ne passait pas la nuit en plein air. Il fut sur un ordre ministériel, filé par la police. On découvrit qu'il était employé au ministère des finances et gagnait dix-huit cents francs par an. Pas n'est besoin d'être sorcier pour deviner la suite de l'aventure. Le ministre de l'instruction publique dit un mot à son collègue des finances et le pêcheur trop matinal eut son changement. On le nomma en Normandie à une perception valant six mille francs.

L'étude des fleurs est une des plus nobles et des plus aimables récréations. J'ai connu pas mal de botanistes : ils étaient tous heureux, contents, du caractère le plus sympathique.

Un des avantages de la botanique c'est qu'elle peut occuper ceux qui l'aiment en tout temps et à toute heure. Il n'y a pas de campagne si désertée qui n'offre au printemps, en été, et en automne une moisson de fleurs, en cherchant un peu on en trouve même en hiver et sous le blanc manteau de neige dont la terre est couverte. Est-on las d'herboriser, l'herbier qu'on a composé est là, qui vous invite à le feuilleter. Quelle occupation intéressante et distrayante que l'examen d'un herbier un peu riche, et il le devient infailliblement au bout de quelques années !

Chaque fleur vous rappelle un souvenir.

Celle-ci fut cueillie sur la montagne ; celle-là dans la vallée ; cette autre longtemps cherchée fut découverte un jour, par hasard, et il vous sembla, en l'apercevant, que vous veniez de découvrir un trésor.

D'autres personnes ont d'autres goûts. Il y en a qui collectionnent les lépidoptères, vulgairement les papillons ; les minéralogistes ne rencontrent pas une pierre sans se baisser et l'examiner. Que de fois j'ai vu rangés en bel ordre sur une étagère rustique des cailloux de toutes formes et de toutes couleurs qui ne me disaient rien à moi ignorant, mais qui faisaient le bonheur de celui qui les possédait !

Et le jardinage ? Il a presque autant consolé d'hommes qu'il en nourrit. Rappelez-vous Abdolonyme qu'Alexandre le Grand alla prendre dans son jardin pour en faire, un peu malgré lui, un roi de Sidon. Rappelez-vous Dioclétien, l'empereur de Rome, auquel Maximin voulait rendre le gouvernement du monde et qui répondit par un refus suivi d'une invitation à venir voir les laitues de son jardin de Salone.

Il paraît que le tour, le découpage, la menuiserie, la sculpture sur bois, la serrurerie ont de grands charmes. Je n'en puis juger, ayant les mains naturellement gourdies et étant assez maladroit.

L'étude d'une langue facile est, à mon avis, une distraction charmante. Je recommande l'italien ou l'espagnol et même ces deux idiomes. Avec un dictionnaire de poche et un petit volume on arrive aisément à comprendre le Tasse et don Quichotte.

Enfin, il faut en dehors de ses devoirs, de ses occupations, de son état, avoir quelque goût simple, honnête, peu coûteux. Autrement, gare aux cartes, au tabac et à l'alcool ! « Qui veut trop faire l'ange fait la bête, » a dit Pascal. Rien n'est plus vrai, et ça se voit tous les jours. Que de gens qui, après avoir voulu être continuellement sérieux et ne se permettre aucune espèce de délassement, ont fini, à un certain âge, par tomber dans les plaisirs les moins nobles et les moins délicats ? Je n'en dis pas davantage. A bon entendeur, salut !

JEAN GRANGE.

Il y a des journaux bien aimables pour leur pays ! En voici un qui m'arrive de Suisse, et qui contient ces lignes :

« Les moutons ont beaucoup diminué en Suisse, mais le nombre des porcs a augmenté. »
Cela à côté d'un article sur les élections !

Recettes de Metiers.

Pour faire des plaques de porte écrite sans avoir besoin de graver.

Prenez une plaque argentée et écrivez votre nom avec la composition suivante : Plomb bulé réduit en poudre, une quantité quelconque, mélange avec du souffre et vinaigre, jusqu'à consistance de bonne peinture, colorez votre peinture avec couleur en poudre et écrivez avec.

Laissez sécher, présentez la plaque devant un feu doux, pour la faire chauffer seulement et votre nom écrit, sera ineffaçable.

Pour faire du papier à transférer.

Pour le papier noir, mélangez du noir de fumée avec du lard froid jusqu'à consistance de pâte et appliquez sur un papier avec un linge. En suite prenant un flanelle, essuyez le papier jusqu'à ce que la couleur ne dépose plus sur la flanelle. Pour copier, placez une feuille de papier blanc, une feuille de papier transfert, une autre feuille blanche, écrivez sur la première, et votre écriture sera reproduite sur la dernière. Si vous désirez une autre couleur pour votre papier transfert employez comme poudre une couleur quelconque, mais très-fine.

Les Plaisanteries de l'Atelier.

1er Abruti.—Quel est la pipe la plus cruelle ?

—Sais pas.

—C'est la pipe en terre, (la pipe panthère.)

—Terrible ! ! ! !

2nd Abruti.—Quel est la note de musique qui fait rosse ?

—Sais pas.

—C'est sol puisque sol fait rino (solférino) et que rino c'est rosse (rhinocéros.)

3me Abruti.—Pourquoi dit-on d'un pantalon trop juste qu'il est seize.

—Sais pas encore.

—Parcequ'il est très-étroit, (treize et trois, égale 16.)

Un filou s'avise un jour de décrocher une pendule dans un des appartements de Louis XIV. A l'instant qu'il faisait son coup, le roi entre. Le voleur sans perdre la tête, dit : « Je crains bien que l'échelle ne glisse. » Le prince, persuadé que ce ne peut être que quelqu'un du service qui décroche cette pendule pour quelque réparation, tient le pied de l'échelle de crainte d'accident. Quelques heures après, on se plaint au monarque qu'une pendule a été enlevée dans l'un des appartements, on ne sait par qui ni comment. « N'en dites rien, dit le roi ; je suis complice du vol, car c'est moi qui ai tenu l'échelle pendant qu'on la décrochait. »

Un commissaire de police, en faisant sa ronde, vit une femme en pleurs ; il lui demanda la cause de son chagrin.

—C'est répondit-elle, parceque mon mari m'a battue. Le commissaire veut faire une réprimande à l'époux ; mais celui-ci s'excuse en disant : « Je n'ai pas pu faire grand mal à ma femme, car je lui ai donné tout simplement un coup de mon mouchoir. —C'est vrai, répond à son tour la femme, mais le vilain ne dit pas qu'il se mouche avec ses doigts. »

Un dentiste est en train d'extraire une molaire à un de ces clients, qui pousse des cris de merluche.

—Ne criez donc pas comme cela, pour l'amour de Dieu ! dit l'opérateur avec des larmes dans la voix.

—Oui, je comprends, répond le patient, vous souffrez de me voir souffrir.

—Non, ce que j'en dis, c'est pour les voisins.

—Ça les dérange ?

—Si ce n'était que cela... mais ça leur ôte la confiance !

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE VI.

Oncle et neveu.

(Suite.)

« Le casque était sur la table du conseil. Les prêtres le regardèrent avec effroi. Par sa forme, il ressemblait à celui de Quetzalcoatl.

« Eh bien ! à un dieu, opposons un dieu s'écria l'ardent Guatimozin ; si Quetzalcoatl se déclare contre nous, il nous reste Huitzilopochtli, dont notre auguste et invincible souverain est le grand-prêtre et dont il porte entre ses mains puissantes l'image vénérée. Que le sang coule à flots sur la pierre un sacrifice qu'arrosera à son tour celui des téméraires qui ont osé porter leur pied sacrilège dans les États de Montézuma.

« Le conseil dura jusqu'au jour. Les avis étaient partagés. Qu'étaient ces étrangers ? quel accueil fallait-il faire ? est-ce ou non la descendance du dieu exilé ? était-ce des hommes ou des êtres surnaturels ? Ils venaient de l'Orient, ils étaient barbus et blancs, courageux, et invincibles, tout donnait lieu de croire qu'ils étaient envoyés de Quetzalcoatl. Dans ce cas les repousser était commettre un sacrilège. Cacamatzin et les prêtres inclinaient à leur faire bon accueil, Guatimozin et Xénocuatul voulaient, au contraire, les repousser par la force ; Montézuma patagé entre la crainte de perdre sa couronne et celle d'attirer sur lui la colère des dieux, hésitait et finit par prendre une décision qui mécontenta également les deux partis, celle d'envoyer aux Espagnols une ambassade chargée de leur offrir de splendides cadeaux et de les prier de se retirer.

« Les conseillers se séparèrent en murmurant. Guatimozin, furieux de la pusillanimité de son oncle, s'éloigna de la cour, suivi de Xénocuatul. Plusieurs jours s'écoulèrent en pourpals : de nombreuses victimes furent égorgées sur l'autel du féroce Huitzilopochtli, sous la main du doux Montézuma. Mais ce fut en vain, l'heure marquée par la Providence, pour la chute de l'empire Aztèque, était arrivé. Le sang de trois cents soixante milles prisonniers, égorgés en vingt années, par un seul empereur, en l'honneur des faux dieux, criait vengeance et la coupe des crimes était remplie.

CHAPITRE VII.

Dans lequel le narrateur qui veut raconter la fin d'un grand peuple est souvent interrompu.

« Je n'ai pas l'intention, mes amis, dit mon père, au commencement de sa seconde conférence, de vous raconter en détails l'histoire, de la conquête du Mexique par Fernand Cortez et ses compagnons ; elle est merveilleuse, et je vous engage à la lire : vous y verrez par quelles vicissitudes étonnantes eut à passer cette poignée d'hommes conduits par la Providence sur les rivages du golfe du Mexique, où ils fondèrent en arrivant cette ville de Vera-Cruz, sur laquelle flotta la première le drapeau français lors de la dernière expédition. Je passerai donc sous silence les négociations de Montézuma les guerres que Cortez eut à soutenir contre les peuples voisins, les alliances qu'il fit avec plusieurs d'entre eux, les ambassades chargées de riches présents que lui envoya l'empereur, sa marche jusqu'à Cholula, où la trahison attendait la petite armée conquérante pour la faire périr et l'épouvantable vengeance qu'en tirèrent les Espagnols. »

— Permettez, interrompit M. Sorbier, je crois que, pour délier votre auditoire, il serait bon de lui dire que le fantôme des Espagnols, excité par les prêtres, ne fut pas moindre que celui des Aztèques, et qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que ces braves Indiens cherchassent même par la trahison, à venger leurs idoles renversées, leurs temples détruits, leurs prêtres massacrés au nom de la tolérance catholique... Toute une population égorgée vaut bien au moins un petit souvenir.

— Voilà bien des accusations, et, si elles sont vraies, vous avez raison de réclamer ; mais elles sentent leur Marmontel d'une lieue ; enfin, telles quelles, je vais y répondre en quelques mots. Vous ne faites pas un réquisitoire, monsieur Sorbier, vous répétez une petite, pour ne pas dire, une grosse calomnie mise en avant par une école dont la devise était : Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose. La conquête du Mexique se faisait, dites-vous, au nom du catholicisme, singuliers missionnaires que le Pape eût choisis dans Cortez et ses aventuriers armés, révoltés contre le gouverneur de Cuba, et qui ne dut qu'au hasard d'échapper à une flotte envoyée contre elle. Cette mission est simplement impossible. Supposons en second lieu que ces chercheurs d'or fussent des fanatiques, quels sont les prêtres qui les auraient excités ? Dans l'armée il n'y en a qu'un dont l'histoire fasse mention ; ce prêtre se nommait le Père Olmédó. Or, voici ce que je lis dans une histoire de la conquête écrite par un homme qui ne demande pas mieux que de crier à l'intolérance du catholicisme. Cortez, indigné de voir les Indiens égorgés des victimes humaines et faire de grands festins où ils s'en repaissaient, — vous en eussiez fait autant, vous, qui n'êtes pas fanatique, — voulut purifier Tlascala de cette souillure (heureusement le Père Olmédó modère le héros : « il faut faire chaque chose en son temps, lui dit-il, attendons l'occasion. » Et en effet l'occasion se présenta bientôt. Voici que les chefs tlascaliques proposent à Cortez et à ses officiers leurs filles pour épouses. Cortez leur répond que c'est impraticable, à moins que Tlascala ne se convertisse.) Une controverse s'engage, les Indiens veulent garder leurs dieux. (Après la conférence. Cortez voudrait éclater. Le Père Olmédó lui renouvelle ses recommandations pour qu'il tempore : « Patience ; à quoi bon violenter la conscience de ces peuples ? les conversions forcées ne valent rien. Quand vous aurez renversé les autels, en supposant que vous le puissiez, les idoles resteront dans les cœurs. Agissons par la persuasion ; l'œuvre, si elle est plus lente, sera plus sûre. » Cortez descend à la tolérance du moine charitable. Il est convenu que les Espagnols pratiqueront leur religion publiquement, mais aucune contrainte ne sera exercée sur les habitants pour les y convertir.) Quel fanatisme, grand Dieu ! et dire que le Père Olmédó était un moine espagnol du temps de l'inquisition ! Que nous sommes loin de ces temps heureux de la tolérance philosophique dont un des apôtres, le bon Jean-Jacques Rousseau écrivait : « Sans pouvoir obliger personne à croire les articles de foi de la religion du pays, le souverain peut bannir de l'État quiconque ne les croit pas. Que si quelqu'un après avoir reconnu ces mêmes dogmes, se conduit comme ne le croyant pas, qu'il soit puni de mort. »

— Ces lignes ne peuvent pas se trouver dans Rousseau.

— Prenez cela et lisez si vous ne me croyez pas ; voici le volume. Rousseau, *Contrat social*, l. IV, ch. VIII.

— Cela m'étonne. C'est l'apologie de l'inquisition.

— Oh ! non. L'inquisition, la catholique du moins, n'a jamais eu pareille doctrine, puisque jamais elle n'a condamné à mort ; notez bien que je ne parle pas de l'inquisition politique qui est tout autre chose, et que l'on s'obstine à confondre avec la précédente, toujours en vertu du principe : Mentez, mentez, mes amis.

— Politique ou catholique, suivant moi, c'est la même chose.

— Alors vous croyez que c'est par catholicisme que l'empereur de Russie envoie en Sibirie les catholiques polonais, qu'Henri VIII et Elizabeth d'Angleterre persécutèrent les catholiques anglais et irlandais, que le réformateur Calvin brûla Servet à Genève, que Bucer le protestant écrivait : l'autorité civile veut se servir de l'épée et du feu contre tous ceux qui ont embrassé l'erreur ; qu'un autre protestant Bullinger ajoutait ; contre le dissident, l'intolérance est un devoir ; que la terreur fusillait ou déportait les prêtres, que... mais, tenez, j'aurais

dix volumes d'exemples à vous citer, et, j'en suis fâché pour vous, en faisant l'histoire de l'intolérance, je ferais l'histoire de toutes les erreurs, et pas celle du catholicisme, qui est lumière, justice et vérité.

— Mettons, répondit M. Sorbier avec humeur. l'intolérance est partout, sauf dans le catholicisme, mais tout cela n'explique pas le massacre de Cholula.

« En effet, entre le fanatisme et ce massacre il n'y a aucun rapport. Les Espagnols, logés dans les bâtiments d'un temple qu'ils devaient quitter le lendemain pour continuer leur route, sont attaqués tout-à-coup avec fureur ; ils se défendent. Les Indiens sapent la pyramide pour écraser leurs ennemis qui ne sont pas atteints par sa chute. Une armée alliée, campée au dehors des murs, arrive au secours de Cortez. La ville est pillée mise à feu et à sang. Je ne vois pas trop ce que la religion a à voir dans ce terrible drame où l'intolérance religieuse eut si peu de part que Cortez vainqueur, toujours à la prière du moine fanatique, permit aux habitants survivants de suivre leur ancienne religion, sous la condition qu'ils n'immoleraient plus de victimes humaines.

« Rien n'arrêtaient plus les Espagnols ; l'armée marcha droit sur Mexico. De Cholula à la capitale la route est des plus pittoresques : ombragée de figuiers et de sycomores, elle traversait un pays ondulé, sillonné par des ruisseaux dont les eaux, habilement ménagées, entretenaient la fraîcheur dans les champs et formaient çà et là de grands lacs bordés de jardins. A droite et à gauche s'étendaient des plantations de cactus à cochenille, ou s'élevaient des bouquets de gigantesques magueys, sorte d'aloès, dont les feuilles, suivant qu'elles sont préparées, servent soit à fabriquer des cordes, du papier ou du fil, soit à faire des toiles aussi résistantes que légères, tandis que la hampe entaillée avec un couteau de pierre coule en abondance la pulque qui, fermentée, devient une boisson enivrante. De hautes montagnes ou dominant le gneis et le basalte encadrent à l'horizon le plateau élevé lui-même de 2,277 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et donnent naissance, à la limite des neiges éternelles, à des torrents impétueux qui encore aujourd'hui entraînent jusque sur les rivages du golfe les paillettes d'or arrachées aux riches filons à travers lesquels ils se feraient violemment passage. A l'extrémité de la vaste plaine alors si fertile, aujourd'hui désert aride où rien ne croît plus, se dresse de toute sa hauteur une montagne posée comme le puissant contre-fort de la muraille naturelle qui sépare le bassin de Cholula de celui de Mexico. Les Espagnols ne virent pas sans effroi ce géant de pierre, nommé le Popokatépetl, volcan célèbre dans les fastes du Nouveau-Monde par ses terribles éruptions, dont l'un couvrit d'un linceul de cendres plus de cinquante villes ou villages. Là commencent de sombres défilés que surplombent à une prodigieuse hauteur des rochers calcinés et stériles, et que menacent éternellement d'énormes blocs vomis par le volcan et retenus par une force invisibles sur la pente rapide de la montagne.

« Jusqu'à l'arrivée des Espagnols, nul être humain n'avait escaladé les rocs à pic dans lesquels est creusée la coupe embrasée du cratère. Un aventurier, je pourrais dire un héros, car l'avarice a aussi les siens, osa, pour la première fois, vers 1521, tenter cette téméraire entreprise dans la persuasion qu'au fond de l'abîme devait se trouver un lac d'or en fusion. Suivi de trois compagnons et de deux Indiens chargés de cordes et de chaînes, l'Espagnol, à travers des fatigues inouïes et mille dangers, parvint à s'ouvrir un chemin jusqu'au bord de cette cuve infernale. A la vue des vagues de feu qui se soulevaient sous leurs pieds à une profondeur vertigineuse, les compagnons de l'aventurier voulurent se retirer, mais lui, se moquant de leur frayeur, se fit attacher par une forte corde, et, muni d'un seau accroché au bout d'une chaîne de fer pour puiser l'or liquide, leur ordonna de le descendre lentement dans le gouffre jusqu'à ce qu'il donnât le signal convenu.

(A continuer)